

## **Festival « Sa m'aim » 2012.**

### **Quand la « Tribune des Tréteaux » s'amuse...**

Le thème du rêve aventureusement et très savoureusement cauchemardesque d'Alice ne cesse de hanter nos références culturelles, comme un mythe contemporain très révélateur.

**La compagnie de « L'îlot sacré » revisite à sa façon le grand classique de Lewis Carroll et, selon la mise en scène d'Olivier Martin, nous propulse dans l'univers onirique des enfants que ne sauraient bouder les grands, avec un nouveau titre, « Alice est une pure merveille ».**

Le décor nous situe dans l'illustration concrète de l'imagerie abstraite dans laquelle Alice se débat en rêvant. Installée dans une confortable bergère, la fillette dort en se croyant éveillée et une autre réalité s'ouvre à elle.

Univers parallèle des fantaisies enfantines qui lui est ouvert par un chat potelé, noble matou matois du Cheshire, lequel ne cesse de sourire, un félin polisson et medium anticipant les aventures à venir, sorte de mentor et d'initiateur à l'étrange : c'est un chat facétieux et bavard qui se fera, selon les moments de la représentation, guide, professeur, manipulateur de marionnettes, chanteur ; il est le confident, le récitant, le narrateur et le personnage central de cet itinéraire dans les arcanes de l'imaginaire, prêt à devenir chenille ou autre. Il se transforme, il est partout, omniprésent, et Alice, l'humaine petite maîtresse de la vie réelle, devient sa chose, son personnage ; inversion des rôles, dans une parenthèse de saturnales, et l'animal devient le Monsieur Loyal d'un conte à tiroirs où tout s'imbrique comme un puzzle bien encasté.

Alice, toute vêtue de rose, ne sait où elle va ni ce qu'elle devient. Elle est lancée dans un espace où elle n'a pas sa place, trop grande, trop petite, étrangère qui vient bousculer un ordre loufoque, de lapin « poursuivi par le temps », de chapelier fou, de chenille peu amène, de Reine des cartes vulgaire et sottement despotique.

Le décor joue sur la métamorphose : un tableau drapé de tissu symbolise une forêt parcourue par un sentier sans but, on découvre ensuite les anneaux de la chenille citée plus haut. Une sorte de castelet va révéler trois lieux bien distincts, comme autant de tiroirs secrets qui s'ouvrent à nos yeux, salon où les animaux parlants boivent le thé à l'anglaise, champ de bataille des soldats de sa majesté et tribunal fictif. Des poupées miniatures viennent ajouter leur disproportion et leur contraste à ce dispositif où l'objet remplace l'humain, où « les mots se remplacent les uns les autres ».

Alice et le Chat chantent, à la manière de Maurice Chevallier, avec chapeau et canne (« on a l'béguin pour le félin »), où comme dans l'opérette, sur l'air de « De ci, de là, cahin-caha... » et Luis Mariano pourrait surgir du chapeau fou du chapelier. Les références se multiplient – « Etre ou ne pas être... Le vrai problème est de savoir où est le problème » – et Shakespeare doit sourire dans ses cendres de cette caricature d'Hamlet ! « En quoi un corbeau ressemble-t-il à un bureau ? », devinette aberrante qui joue sur une impossible réponse, comme ce jeu dans notre île de la Réunion, tout l'art des sirandanes qui piègent l'esprit. Sans oublier le leitmotiv de la Reine des cartes – « Qu'on leur coupe la tête » –, et qui n'est pas sans rappeler le fameux « A la trappe » dans les aventures du Père Ubu créées par Alfred Jarry.

Comique de répétition, chansons anachroniques, une duchesse figurée par le pommeau d'un parapluie, tout est possible, abracadabrant et léger. « C'est absurde !... Non, c'est du non sens ! »

Sabbatta est tour à tour Alice, perdue, éperdue, curieuse, révoltée au nom de la justice, effarée par cette succession de péripéties qui s'accélèrent et qui ne finiront qu'avec la rupture du sommeil, le retour au matin, la plongée dans le quotidien, et la Reine, femme tyrannique, muée par une folie meurtrière sans cause et affublée d'un mari falot. Occasion de jouer sur les registres.

Francine Barreau est un Chat délectable, rusé, avec des tours insoupçonnés dans son sac, elle prend visiblement un grand plaisir à entrer dans son déguisement drolatique et à incarner ce clone de Garfield. Occasion de mettre du clown dans le rôle.

L'ensemble est très sympathique, avec quelques retombées de rythme dues à l'excès d'accessoires. Le spectacle se regarde avec bonne humeur, le public est détendu et souriant. On sait qu'on pourra y amener nos enfants et qu'ils passeront un bon moment. Ça se découvre comme on lit une bande dessinée, ça s'écoute avec jovialité.

Allons-y en famille et laissons-nous porter.

**J.**